



MITSVA EN OR

EDUCATION DES ENFANTS



Editions Torah-Box

UNE MITSVA EN OR

ÉDUCATION DES ENFANTS



Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones

AUTEUR
Rav Eliahou TOUITOU

•

RETRANSCRIPTION
Elyssia BOUKOBZA

•

RELECTURE
Rav E. SHARF
Sarah GUEITZ

•

COUVERTURE
Zelda LEOTARDI

•

DIRECTION
Binyamin BENHAMOU

Publié et distribué par les
EDITIONS TORAH-BOX

France
Tél.: 01.80.91.62.91
Fax : 01.72.70.33.84
Israël
Tél.: 077.466.03.32

Email : contact@torah-box.com
Site Web : www.torah-box.com

© Copyright 2014 / Torah-Box

•

Imprimé en Israël

*Ce livre comporte des textes saints, veuillez ne pas le jeter n'importe où,
ni le transporter d'un domaine public à un domaine privé pendant Chabbath.*

Note de l'éditeur

Les Editions Torah-Box ont la joie de vous présenter l'ouvrage sur « l'Education des enfants », dans la collection « Une Mitsva en Or ».

S'il est gravé sur les façades des établissements publics français la célèbre phrase de Jules Ferry : « De l'instruction nait la grandeur des nations », le Judaïsme n'a pas attendu le 19^{ème} siècle pour savoir que l'avenir de l'homme repose sur le 'Hinoukh, l'éducation qu'il a reçue de ses parents. Notre génération est bien consciente, plus que les précédentes, de la nécessité de construire les jeunes pour leur permettre d'affronter le monde qui les attend une fois adultes.

Cet ouvrage du Rav Eliahou Touitou est le fruit de sa grande expérience avec les jeunes francophones. Il présente une liste non exhaustive de questions brûlantes, pour aider les éducateurs à semer en leurs enfants la graine qui fera d'eux les adultes de demain.

Le roi Salomon (Proverbes 22, 6) nous a donné le précieux conseil qui est aussi une promesse : « Eduque le jeune selon sa voie, car même en vieillissant, il ne s'en détournera pas ».

L'éducation est un art qui ne s'improvise pas, qui demande un apprentissage approfondi et cet ouvrage vous le propose.

Tous nos remerciements et bénédictrions au Rav Eliahou Touitou pour son œuvre, à Mme Elyssia Boukobza pour sa retranscription et adaptation parfaite, à Mme Sarah Gueitz pour ses conseils avisés et au Rav E. Sharf pour sa relecture et supervision.

להגדיל תורה ולהأدירה
L'équipe Torah-Box

Que ce livre contribue à la réussite de la
Yéchiva « Vayizra' Itshak »

Centre d'étude de Torah pour Francophones à Jérusalem
sous l'enseignement du rav Eliezer FALK

à la mémoire de
M. Jacques -Itshak- BENHAMOU

au Roch-Collel :
Rav Eliezer FALK

aux Rabbanim :
Rav Tséma'h ELBAZ
Rav Yonathan KOEN
Rav Tsvi BREISACHER

et à leurs chers étudiants assidus et dévoués pour la Torah :

Rabbi Yéhouda DRAY
Rabbi Itshak ZAFRAN
Rabbi Shlomo VALENSI
Rabbi Michaël ELYASHIV
Rabbi David COHEN
Rabbi Ephraïm MELLOUL
Rabbi Michaël LACHKAR
Rabbi Yaakov MELKI
Rabbi Nethanel OUALID
Rabbi Moché TOUATI
Rabbi Lionel SELLEM
Rabbi Akiva MELKA
Rabbi David BRAHAMI
Rabbi Chimon GUERRAZ
Rabbi Mickael PENYA
Rabbi David AMSELLEM
Rabbi Shimon KATZ
Rabbi Binyamin BENHAMOU
Rabbi Moché AVIDAN
Rabbi Anthony COOPMANS
Rabbi Its'hak KOUHANA
Binyamin Shlomo DVIR
Rabbi Avraham BISMUTH
Rabbi Ouriel HAZAN

*Qu'ils puissent grandir ensemble
dans la Torah et la Crainte du Ciel.*

Note de l'auteur

En 1983, à peine âgé de 20 ans, je me suis retrouvé directeur de Talmud Torah, à vrai dire c'était une petite structure... mais pour moi cet aspect n'avait pas d'importance car j'ai vite compris que chaque enfant était une *Néchama*, une âme à découvrir pour la faire briller !

Trente années plus tard, j'essaie de faire un point sur ce que les enfants et leurs parents m'ont appris. En effet, depuis plusieurs décennies, ma préoccupation n'a pas changé. Enseignant en France pendant 18 ans dans des collèges et lycées prestigieux, j'ai appris à vivre avec les jeunes de 7 à 18 ans et à les comprendre. Depuis 11 années en Israël, j'ai continué mon chemin avec les « ados » qui ont fait leur Alyah de France et qui m'étaient confiés par leurs parents.

Mes études Toraniques, puis universitaires m'ont permis de ne pas éduquer seulement avec le « bon sens », mais aussi en m'appuyant sur les Maîtres et garants de notre Tradition, ainsi que sur les spécialistes de l'éducation de notre époque. Je souhaite de tout cœur apporter ma contribution à l'éducation de nos enfants, les adultes de demain.

Encore un mot : depuis 1995, je reçois régulièrement des demandes de mes anciens et anciennes élèves, qui insistent pour que je les marie. Et plus d'une fois, j'ai réalisé avec quelle fierté ils me présentent comme leur « prof de Kodech » quand ils étaient au Lycée. C'était une époque de leur vie où il leur fallait un enseignant qui les comprenne, mais qui les pousse au travail ; qui les aide, mais qui leur fixe des limites.

De mon côté pourtant, lorsque je repense à cette période, je m'interroge et parvient à la conclusion suivante : soit ils manquent de mémoire, soit ils ne sont vraiment pas rancuniers...

Seul le Créateur sait placer sur le chemin de chacun les partenaires qu'il doit rencontrer pour réaliser sa vie.

Je veux rendre hommage à l'équipe Torah-Box pour son professionnalisme technique ainsi que pour son écoute.

Ce contact fructueux, je le dois à mon jeune élève et ami Jonathan Berdah, qu'il soit remercié et bénit ainsi que sa femme, ses enfants et ses chers parents.

Bonne lecture.

Eliahou Touitou

TABLE DES MATIÈRES

• Chapitre 1 : L'évolution de l'enfant	p. 11
Croissance et construction	p. 13
Semer et construire	p. 14
Chaque chose en son temps	p. 16
Ne pas rater le coche	p. 18
Incapable de rester assis à la table du Chabbath !	p. 23
Rassurer l'enfant dès son plus jeune âge	p. 25
• Chapitre 2 : L'adolescence et ses défis	p. 27
L'adolescence : le résultat d'une relation construite	p. 29
Chacun sa voie	p. 32
Gérer les problèmes de l'adolescence	p. 36
Réflexion versus réflexe	p. 38
L'éducation reçue et ses répercussions sur l'adolescence	p. 42
La remise en question des parents	p. 43
La culpabilisation	p. 46
Les répercussions de l'adolescence sur les parents	p. 52
Comment réagir aux attitudes de l'adolescent ?	p. 54
La mixité à l'école	p. 59
Enseigner à ses enfants le travail sur soi	p. 62
Bien connaître son enfant	p. 64
• Chapitre 3 : Les parents : le modèle absolu	p. 67
La responsabilité parentale	p. 69
Les parents : un exemple pour les enfants	p. 73
La chaleur du foyer et le développement de l'enfant	p. 75
Trois vilains défauts	p. 77
Reproduire ses propres manques chez ses enfants	p. 80
Nos enfants : prise en charge ou possession ?	p. 82
La cohérence entre l'acte et la parole	p. 83

La transmission des valeurs	p. 87
Produire des êtres d'exception	p. 91
• Chapitre 4 : L'initiation aux Mitsvot	p. 93
Faire vivre le Chabbath !	p. 95
Les Mitsvot : un plaisir pour l'enfant	p. 97
Le rapport de l'enfant à Dieu	p. 99
Montrer la grandeur de la Création à l'enfant	p. 101
Faut-il amener son enfant à la synagogue ?	p. 102
Mon enfant refuse de prier !	p. 105
Pourim et les enfants : un travail éducatif	p. 108
La place de la Torah dans l'éducation	p. 111
Canaliser son énergie	p. 113
• Chapitre 5 : Préparer nos enfants à l'avenir	p. 117
Que penser de l'internat ?	p. 119
Préparer nos enfants aux épreuves de l'avenir	p. 121
Bassar et 'Halav : deux conceptions du monde	p. 127
Etude et pratique : le duo idéal pour une éducation réussie	p. 132
Transmettre l'éducation	p. 135
• Chapitre 6 : La punition	p. 137
Deux « bâtons » pour éduquer	p. 139
Peut-on frapper son enfant ?	p. 141
La responsabilité de se contenir	p. 144
• Chapitre 7 : Écoles et études	p. 149
Quelle école choisir pour nos enfants ?	p. 151
Choisir une école élémentaire	p. 153
Quand l'enfant refuse d'étudier	p. 155
Placer ses enfants sur le chemin de la réussite	p. 157
L'étude de la Torah : une priorité dans l'éducation	p. 160
• Chapitre 8 : Gérer l'ouverture d'esprit	p. 163
Que signifie « être ouvert » ?	p. 165
Pour ou contre le Smartphone ?	p. 172

• Chapitre 9 : Divers	p. 177
L'arrivée d'un nouveau bébé dans la famille	p. 179
Que peut-on exiger de nos enfants ?	p. 181
Prier pour ses enfants	p. 185
Parler à Dieu devant son enfant !	p. 187
Initier l'enfant au monde de la Kédoucha	p. 189
La relation de l'enfant avec autrui	p. 192
• Téfilot - Prières	p. 197
• Glossaire	p. 217

Chapitre 1

L'évolution de l'enfant

Croissance et construction

Semer et construire

Chaque chose en son temps

Ne pas rater le coche

Incapable de rester assis à la table du Chabbath !

Rassurer l'enfant dès son plus jeune âge



Croissance et construction

Nous allons poursuivre l'introduction entamée précédemment, cette fois-ci en ayant recours aux textes de la *Téfila* quotidienne tels qu'ils furent rédigés par nos Sages. Il se trouve que les deux termes-clés dont nous avons parlé, à savoir la *Zri'a* et le *Binyan*, y apparaissent en diverses occurrences.

Nous voyons que la prière centrale que nous disons le 3 fois par jour la *Amida*, fait mention de chacun de ces deux termes. L'une des bénédictions qui y figurent parle de D.ieu comme étant « *Boné Yérouchalaïm* », c'est-à-dire comme bâtisseur de Jérusalem. Une autre bénédiction mentionne le fait que D.ieu fait germer la délivrance (« *matsmia'h kéren yéchou'a* »).

La *Tsmi'ha* est un processus naturel. Une fois que la graine est plantée dans le sol, que le processus est enclenché, le travail se fait de lui-même. Nul besoin d'intervention supplémentaire. Le *Binyan* quant à lui est un processus qui ne peut se réaliser seul. C'est l'homme qui en est responsable. Il doit d'abord poser les fondements de son édifice, puis poser une première couche de matériau, une seconde etc. Son intervention est donc indispensable. Lorsque nous disons que l'éducation est le produit de ces deux processus, *Tsmi'ha* et *Binyan*, cela signifie à la fois que les parents doivent apporter eux-mêmes à leurs enfants différents éléments qui leur permettront de grandir et également qu'il existe un certain travail qui se met en place de lui-même.

Bien souvent, l'intention des parents est louable, ils souhaitent laisser à leur enfant un maximum de liberté. Ils veulent le laisser s'épanouir et s'exprimer librement. Or si on laisse notre enfant « pousser » de lui-même avec le peu de valeurs qu'on lui a transmises et avec les différentes influences qu'il a pu subir de part et d'autres, on risque d'en faire ce que l'on appelle en hébreu un *Péré Adam*, un être quelque peu « sauvage ». A l'inverse, si on ne se concentre que sur le *Binyan* uniquement sans laisser au jeune la liberté d'exprimer ses propres caractéristiques, on risque d'en faire une sorte de robot qui, s'il satisfait avec brio toutes nos directives, n'en reste pas moins un être dénué de personnalité.

Il semblerait que la conception juive de l'éducation soit quelque chose d'intermédiaire entre ces deux pôles. Un savant mélange de ce que les parents auront su léguer à leurs enfants et ce que ces derniers auront eux-mêmes produit en grandissant. C'est cela que la Torah appelle : « éducation ». Dieu Lui-même n'agit pas autrement ! En effet, l'on peut affirmer que le monde est le produit à la fois du *Binyan*, c'est-à-dire de la Création et de ce qu'elle contient, et de la *Tsmi'ha*, à savoir le cours « naturel » des événements. D'un côté, Dieu garde un œil avisé sur Sa création ; Sa providence régit le monde en permanence et rien n'échappe à Son regard. Pourtant, il est des éléments, le *Machia'h* notamment, que Dieu a semé et qu'Il laisse désormais pousser d'eux-mêmes. C'est pourquoi l'un des noms du *Machia'h* est « *Tséma'h* » qui signifie également « plante », ainsi que cela apparaît dans le livre de Zékharya (3, 8) : « *Voilà que je fais apparaître mon serviteur Tséma'h* ».

Semer et construire

Pour que l'homme se construise et évolue tout au long de sa vie, il doit planter en lui au préalable certains principes fondamentaux. On aura beau travailler la terre et l'abreuver, si l'on n'a pas planté de graine, rien n'y poussera. C'est en cela que la *Zri'a* et le *Binyan* vont de pair et essayons de comprendre un peu mieux ce propos, au travers de deux exemples empruntés à la vie juive.

Prenons deux dates importantes du calendrier juif, *Roch Hachana* et *Yom kippour*. *Roch Hachana* est en effet le « jour du Jugement », et *Yom kippour*, le « jour du Grand Pardon ». Les dix jours qui s'écoulent entre *Roch Hachana* (inclus) et *Yom kippour* (inclus) sont appelés les « Dix jours de repentance ». Or repentance est synonyme de confession de ses fautes, de regret et de prise de bonnes résolutions. Il s'agit d'implorer Dieu de nous pardonner, car nous aurons pris conscience de la gravité de nos péchés. Pourtant, si nous analysons de plus près les prières prononcées à *Roch Hachana*, nous serons étonnés de découvrir que rien de tout cela n'y figure. Nous n'y prononçons ni *Vidouy*, ni *Ta'hanounim*. *Roch Hachana* est davantage caractérisé par ce que l'on nomme la « *kabalat 'ol malkhout chamayim* », c'est-à-dire l'acceptation du joug de la royauté divine.

Ce jour-là, il se produit un renouvellement de la personnalité de chacun d'entre nous et une nouvelle approche de notre relation envers Dieu est mise en place. Ce nouveau départ s'amorce avec le fait d'accepter sur nous la royauté de Dieu et le fait que Lui seul régit nos vies. En d'autres termes, nous semons en nous un germe de renouveau afin que l'année à venir soit meilleure encore que la précédente. Le fait de prendre conscience de l'urgence d'amorcer ce renouveau et de vouloir changer en fonction, est déjà en soi une forme d'amélioration. Ce grand moment dans la vie de chaque Juif qu'est *Roch Hachana* laissera ainsi une empreinte durable sur toute l'année à venir pour transformer en profondeur notre relation avec Dieu. Ce que l'on a ensemencé ce jour-là germera tout au long de l'année : c'est ce que l'on a appelé l'ensemencement.

Yom Kippour en revanche, est un jour caractérisé par les pleurs et le regret sincère de celui qui prend conscience de ses erreurs. On implore, on se frappe la poitrine en énumérant nos péchés, on fait le point sincèrement. Nous prenons conscience de nos travers et demandons à Dieu de ne pas émettre à notre encontre un jugement trop sévère. Nous cherchons les moyens de réparer nos erreurs et, une fois arrivés à la *Né'ilah*, nous prenons sur nous de sérieuses résolutions qui nous permettront de construire différemment notre année. Car après avoir semé à *Roch Hachana*, vient le temps de se construire à *Yom kippour*.

Cet exemple permet de comprendre un tant soit peu la manière dont la *Zri'a* et le *Binyan* fonctionnent l'un par rapport à l'autre.

Une fois ces grands principes exposés, revenons au sujet qui nous concerne, à savoir le *'Hinoukh*. Tous les parents juifs souhaitent naturellement voir leurs enfants grandir dans l'amour de la Torah et des *Mitsvot*. Or pour ce faire, les Sages de la *Guémara* (traité *Souca*) nous fournissent un conseil précieux, à savoir qu'il est indispensable de semer le plus tôt possible chez le jeune enfant (dès qu'il est en mesure de prononcer quelques syllabes) la graine de la Torah, en lui enseignant, pour reprendre les mots de la *Guémara*, « la Torah et le *Kriyat Chéma'* ». Et nos Sages d'expliquer qu'enseigner à son jeune enfant la Torah ne signifie pas ouvrir avec lui un livre de *Halakha* ni se plonger dans l'analyse d'une problématique soulevée

par les *Tossefot*. Non, il s'agit seulement de lui enseigner cette phrase toute simple, mais porteuse de ce germe d'amour pour la Torah qui est : « *Torah tsiva lanou Moché moracha kihilat Ya'acov* » (« Moché nous a enseigné la Torah et l'a transmise à l'assemblée de Ya'acov »).

Voilà résumé ce qu'un père doit transmettre en tout premier lieu à son enfant. A peine ce dernier commence-t-il à parler que son père doit déjà veiller à placer dans sa bouche ces vérités primordiales. A la question de savoir en quoi est-ce si important, nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse dans le prochain exposé, avec l'aide de Dieu.

Chaque chose en son temps

Nous nous étions interrogés dans le dernier exposé sur l'importance d'enseigner, ainsi que le recommandent nos Sages dans le Talmud, le premier verset du *Chéma' Israël* et le verset « *Torah tsiva lanou Moché...* » (*Dévarim* 33, 4) aux enfants dès que ceux-ci sont en mesure de parler.

L'enfant observe son entourage au quotidien. Il voit ses parents prier, ses frères et sœurs accomplir certaines *Mitsvot*, etc. Mais tant que l'on n'a pas mis de mots sur ces actes, l'enfant ne comprend pas de quoi il s'agit exactement et en quoi ces gestes sont si importants. Lorsqu'il entend ses parents prononcer le mot Torah, lorsqu'il entend pour la première fois l'histoire de Moché *Rabbénou*, le plus grand prophète du peuple juif, celui qui reçut la Torah au mont Sinaï, ces notions vont pénétrer au plus profond de lui pour y laisser une empreinte indélébile. Nous en avons déjà parlé, et je me permets de le rappeler ici, le Rav Wolbe appelle ce processus « *Zri'a* », ou le fait d'implanter en l'enfant les germes qui donneront plus tard les fruits que nous souhaitons voir pousser.

Evidemment, à l'instar du processus de croissance de tous les végétaux, si nous voulons que la graine que nous avons plantée pousse, il faut qu'elle soit arrosée de pluie. Or la « pluie » qui permet au germe de la Torah de pousser correctement chez nos enfants n'est autre que notre amour inconditionnel. Cet amour doit être exprimé de manière concrète ; le ressentir en son for intérieur est insuffisant. C'est pourquoi les parents doivent veiller à

prodiguer des encouragements à leurs enfants lorsque ceux-ci les comblient de satisfaction. Ils doivent les valoriser et les complimenter. Ainsi, dans l'esprit de l'enfant, la Torah sera associée à des notions agréables d'amour et de réussite.

Ouvrons ici une parenthèse. L'amour des parents est certes indispensable à la bonne croissance des germes qu'ils ont plantés, cependant il est insuffisant à lui seul. Il doit être doublé de l'exemple que donnent les parents à leurs enfants à travers leur propre comportement. L'enfant qui observe ses parents accomplir les *Mitsvot* dans la joie et consciencieusement n'a besoin d'aucune parole supplémentaire pour saisir l'importance de celles-ci. Par exemple, un enfant voit chaque soir son père rentrer éreinté après une longue journée de travail. Pourtant, au lieu d'aller directement se reposer, il prend en main un livre, qu'il traite avec beaucoup de déférence, et s'assoit pour étudier pendant une heure de temps. Qu'il soit fatigué ou non ne rentre pas en ligne de compte ; l'étude de la Torah n'est pas négligée pour autant. Soyez assurés du fait que cet enfant n'aura pas besoin d'entendre de longs discours sur la primauté de l'étude sainte. L'exemple vivant de son père est suffisamment parlant pour lui.

Reprendons le fil de notre développement. Après la *Zri'a* vient ce que le Rav Wolbe appelle le *Binyan*, à savoir la construction de la personnalité de l'enfant tout au long des années. A ce sujet, les *Pirké Avot* nous fournissent des directives précises : « ... à cinq ans, [on lui enseignera] la Torah écrite, à dix ans la *Michna*, à quinze ans la *Guémara*... » Si nos Sages ont jugé nécessaire de poser ces points de repère, c'est certainement parce qu'il existe des parents qui, dans un excès de zèle, pourraient être tentés de brûler les étapes. Or nous allons voir que cette attitude peut être extrêmement dommageable pour l'enfant.

En effet, la croissance de l'enfant s'effectue à différents niveaux : physique, affectif, psychologique, intellectuel, spirituel etc. De la même manière qu'on ne saurait demander à un enfant de soulever un objet pesant deux fois son poids à lui, ainsi en est-il au niveau spirituel ; il est certaines notions, qui, même simplifiées, ne peuvent être comprises correctement en dessous d'un certain âge. Les âges fixés par la *Michna* peuvent être

effectivement légèrement modulés en fonction des contingences de notre époque. Les enfants sont aujourd’hui plus éveillés qu’autrefois et ils sont davantage exposés au monde qui les entoure, notamment par le biais des nouveaux modes de communication. Quoi qu’il en soit, le principe reste le même, à savoir qu’on ne peut pas enseigner tout à tout âge. Il est un temps pour chaque chose.

Il est important de le préciser car nombreux sont les parents qui sont désireux d’exploiter au mieux le potentiel spirituel de leurs enfants. C’est une intention louable, mais il faut savoir qu’en se précipitant, ils risquent d’obtenir l’effet inverse, à savoir les décourager dans l’étude de la Torah. L’enfant n’exprimera sans doute pas son malaise et les parents seront quant à eux très fiers du « niveau » de leur fils, capable à leurs yeux d’étudier certains textes bien avant leurs camarades. Ce n’est que plus tard qu’ils réaliseront leur erreur, lorsque leur enfant se mettra soudain à manifester un intérêt moindre pour ses études, intérêt qui ira en diminuant sous leur regard désolé...

Là n’est évidemment le but d’aucun parent. La patience dans ce domaine est donc de mise !

Ne pas rater le coche

Nous avons expliqué dans l’un de nos précédents exposés qu’il était important pour les parents de savoir respecter l’évolution naturelle de leur enfant en évitant de brûler les étapes de son développement. Je voudrais revenir sur cette idée pour la développer davantage.

Nous avons déjà parlé ensemble des deux processus complémentaires dans l’éducation que sont le *Binyan* et la *Tsmi’ha*. Pour rappel, nous avions expliqué que le *Binyan* correspondait à l’ensemble des valeurs que les parents apportaient à leurs enfants et que la *Tsmi’ha* était quant à elle un processus naturel de maturation de l’enfant, chez qui allaient croître de manière naturelle les éléments implantés en lui par ses parents.

Or, si une fois que les parents ont apporté à leurs enfants ce qui leur était nécessaire, ils n’ont pas la patience de voir le processus de *Tsmi’ha* se faire de lui-même, s’ils cherchent à tout prix à précipiter l’ordre naturel de son

développement, alors ils risquent de briser en lui l'élan qui le poussait à vivre pleinement son judaïsme. Car c'est bien la *Tsmi'ha*, cette capacité à faire s'épanouir à l'intérieur de soi des éléments apportés de l'extérieur, qui va assurer l'éclosion d'un judaïsme fort et plein de vie chez nos enfants. Un judaïsme dans lequel ils pourront exprimer leur spécificité. Or les parents qui font preuve de précipitation et cherchent à accélérer ce processus s'exposent à détruire définitivement ce résultat.

Mais les parents qui agissent de manière opposée, à savoir qui n'apportent que peu de valeurs à leurs enfants en espérant que ceux-ci s'épanouiront d'eux-mêmes, commettent eux aussi une grave erreur. Car pour qu'il y ait croissance, il faut que quelque chose ait été planté au préalable. Autrement, si les parents ont négligé l'importance de leur apport, sur quelle base leurs enfants pourraient-ils bâtir leur personnalité ? Finalement, ces parents obtiennent comme résultat des enfants certes sûrs d'eux et « épanouis », mais qui ne respectent rien et agissent à leur guise sans considération pour quiconque.

L'on comprend donc que toute la difficulté réside pour les parents dans le fait de trouver un équilibre, à mi-chemin entre l'ingérence excessive dans la vie de leurs enfants et l'attitude de désintérêt pour leur sort. Or cet équilibre va s'obtenir justement en respectant l'ordre naturel de leur développement, tel qu'il est défini par la *Michna* dans *Pirké Avot* (5, 21) : « A cinq ans [on lui enseignera] la Torah, à dix ans la *Michna*, à treize ans les *Mitsvot*, à quinze ans le Talmud, à dix-huit ans il se mariera... » L'on peut se demander pourquoi devrait-on s'en tenir à ces âges. En effet, si notre enfant est très doué, et il l'est indubitablement (demandez à sa maman, elle vous le confirmera), pourquoi ne pourrait-on pas anticiper quelque peu ? La réponse est que nos Sages ont défini ces « stations » en fonction des capacités intellectuelles et cognitives des enfants, et non en fonction de critères sentimentaux ou intuitifs... Un enfant est mûr pour apprendre la lecture, on la lui enseigne. Puis son esprit se développe, on peut embrayer sur des textes plus approfondis et qui exigent davantage de réflexion, à savoir la *Michna*. A quinze ans, l'esprit d'analyse et de réflexion de l'enfant lui permet d'aborder le Talmud etc. Il s'agit donc d'étapes dans le développement intellectuel de l'enfant.

Or s'il est important de ne pas précipiter ce processus d'apprentissage, il est tout autant important de ne pas laisser passer ces étapes. La *Guémara*, dans le traité *Souca* (42a) enseigne : « Lorsqu'un enfant sait parler, son père lui enseignera la Torah et le *Kriyat Chéma'*. Qu'est-ce que la Torah ? C'est le verset « Moché nous a enseigné la Torah et l'a transmise à l'assemblée de Ya'acov. » Qu'est-ce que le *Kriyat Chéma'* ? C'est le premier verset du *Chéma' Israël*. » Nous déduisons donc de ce texte que dès qu'un enfant est capable de prononcer quelques syllabes, son père devra lui enseigner des versets en hébreu. En effet, l'apprentissage précoce du *Lachone Hakodech* est ce qui permettra plus tard à l'enfant de saisir correctement les textes de nos Sages et lui facilitera grandement l'accès à l'étude de la Torah. Je ne traduirai pas ici les mots de la *Guémara* car ils sont un peu durs, mais sachez que le parent qui se soustrait à cette obligation élémentaire commet un mal quasiment irréversible. Là encore, si les parents ratent le coche, ils risquent de causer à leur enfant un dommage spirituel qui l'handicapera toute sa vie.

Les parents qui souhaitent voir leurs enfants s'épanouir dans leur judaïsme veilleront donc grandement à respecter l'ordre prévu par nos Sages depuis des millénaires !

Le roi Chlomo, dans ses Proverbes, nous enseigne qu'« *Il est un temps pour chaque chose* » (*Michlé* 3, 1). Si ce principe s'applique à tous les domaines de l'existence, alors c'est encore plus vrai dans celui qui nous concerne, à savoir l'éducation. De la même manière que l'agriculteur doit veiller à ensemencer son grain au moment propice, ni trop tôt avant l'arrivée des pluies, auquel cas la graine flétrirait en terre, ni trop tard, auquel cas elle ne pourrait pas pousser, ainsi en est-il des parents, qui doivent s'assurer qu'ils respectent les étapes de la croissance de leurs enfants. Car un enfant est comparable à cette terre dans laquelle on vient planter les germes que nous souhaitons voir s'épanouir ! Forts de ce que leurs parents leur auront apporté, les enfants pourront à leur tour faire croître en eux ces germes pour donner les fruits tant espérés.

C'est pourquoi, pour reprendre l'exemple que nous avions cité, il est si important d'enseigner le *Lachone Hakodech* à nos enfants le plus tôt possible. Les versets de la Torah formulés dans le *Lachone Hakodech* sont

empreints d'une *Kédoucha* que l'on ne retrouve pas dans leur traduction. Ainsi, au moment précis où l'enfant apprend la parole, ses capacités linguistiques doivent être immédiatement orientées vers la *Kédoucha*. On lui enseigne ainsi qu'il existe un domaine qui transcende sa vie de tous les jours et qui se nomme la sainteté. Que cette langue est celle utilisée par le Créateur pour créer le monde dans lequel nous vivons. Evidemment, il faudra trouver les mots justes pour le lui expliquer. Mais ceux qui seront parvenus à faire passer ce message à leurs enfants auront gagné quelque chose d'inestimable.

C'est du reste là toute la signification du mot *'Hinoukh* : « éducation » et « inauguration » à la fois. *'Hinoukh* est à rapprocher du terme *'Hanouka*, comme dans l'expression « *'Hanoukat Habayit* », qui signifie l'inauguration d'une maison. Il s'agit de poser les fondements nécessaires à la bonne construction de notre édifice dès le départ, au moment propice.

Un problème « technique »

Un jour, des Rabbanim et des notables allèrent consulter le « Brisker Rov » – Rav Yits'hak Zéev Soloveitchik – pour lui soumettre une question délicate. Dans la pièce, se trouvait le petit-fils du Rav âgé de 2 ans, sans sa mère sa mère étant absente. Pendant que tous les adultes débattaient du sujet complexe, le petit monta sur une chaise puis sur la table, et rampa entre les personnes attablées jusqu'à son grand-père. Avec une sérénité totale, le Brisker Rov le réceptionna et le posa à terre. Le manège plut au petit : il retourna au bout de la table, y grimpé de nouveau, rampa entre les Rabbanim jusqu'au Papy, qui le fit redescendre, toujours avec la même sérénité. Quand le bout de chou acheva son 3^e tour, un des adultes présents, étonné du sang froid du Rav, l'interrogea : « Rav, n'y a-t-il pas lieu d'éduquer le petit ? » Le Brisker Rov rétorqua qu'il ne comprenait pas la question. Quand le questionneur insista, le Rav lui dit : « As-tu déjà vu un adulte de 30 ans ramper sur une table ? Si oui, il y a en effet un besoin de 'Hinoukh. Mais puisque ce n'est pas le cas, il n'y a aucun besoin de 'Hinoukh ! »

Le 'Hinoukh consiste à faire acquérir à l'enfant les règles et réflexes utiles nécessaires pour affronter la vie lorsqu'il sera adulte. Et réciproquement, tout problème que l'enfant résoudra de lui-même en grandissant n'est qu'un problème « technique », pas de 'Hinoukh. Un problème de fond nécessite un travail de fond, tandis qu'un problème technique nécessite une solution technique.

Incapable de rester assis à la table du Chabbath !

Le Rav Israël Salanter, l'un des grands Maîtres de la Torah du XIX^{ème} siècle et fondateur du mouvement du *Moussar*, était également célèbre pour être un éducateur hors-pair.

Le Rav Salanter avait pour habitude de dire que les parents considèrent bien souvent les jeux de leurs enfants d'un regard quelque peu méprisant. Ils pensent que c'est puérile, inutile etc. Pour illustrer son propos, le Rav donne l'exemple suivant : un enfant est dans sa baignoire en train de prendre son bain. Il joue avec un morceau de bois, le faisant naviguer à la surface de l'eau. Puis, se tournant vers sa mère, il s'exclame : « Maman, regarde mon bateau ! » La mère lui répond avec agacement : « Mais pas du tout, ça n'est pas un bateau ! », tout en lui prenant des mains le morceau de bois. Sachez, explique le Rav Salanter, que l'enfant vit cette scène exactement à la manière d'un homme qui contemple son bateau en train de couler ! Pour l'enfant, le morceau de bois était bel et bien un bateau !

N'imaginez pas qu'il s'agisse d'une plaisanterie. Au contraire, c'est tout à fait sérieux. L'adulte qui dérange l'enfant dans son jeu, lui vole quelque chose. Par le biais du jeu, l'enfant apprend, évolue, s'exprime. Son monde à lui est pour lui tout aussi sérieux que celui des grands. Et ce monde est respectable. L'adulte, qui, de toute sa hauteur, s'adresse à l'enfant en lui disant : « Arrête ces jeux, occupe-toi de choses plus sérieuses » l'empêche de se développer correctement.

Prenons un exemple du quotidien de la vie juive pour bien comprendre cette idée. Chez les familles pratiquantes, il est des rituels familiaux qui semblent évidents, et la table du Chabbath en fait indubitablement partie. Le vendredi soir et le samedi matin, il est de coutume que toute la famille se réunisse à table, se délecte des mets délicieux du Chabbath, chante des *Zémirot*, prononce des *Divré Torah*, etc. Pourtant, c'est précisément là que peut intervenir un petit développement imprévu. Au bout d'environ une demi-heure, alors que les adultes sont tout à leur conversation, les petits quant à eux commencent à s'agiter sur place. Ils en ont un peu assez d'être assis là, à écouter des conversations interminables qui ne les concernent

pas. A ce moment, le père (ou le grand-père ou la grand-mère) font les gros yeux aux petits perturbateurs, en les sermonnant : « Nous sommes à la table du Chabbath, tu dois rester assis ! ».

Notez que la réaction de l'adulte comporte une part de vérité. En effet, il est important que l'enfant sache qu'une fois par semaine, la famille se réunit et partage ensemble les joies du Chabbath. Parallèlement à cela, il faut être conscient du fait qu'il est impossible d'exiger de la part d'un enfant qu'il reste des heures assis à table. Les adultes ne s'en rendent souvent pas compte, car eux au contraire apprécient de pouvoir enfin s'assoir et discuter entre eux, choses qu'ils n'ont pas forcément l'occasion de faire en semaine. Mais il faut comprendre que pour un enfant, rester assis pendant plusieurs heures relève de l'exploit ! C'est tout à fait au-dessus de ses capacités, physiquement parlant. La rigidité de certains parents qui veulent forcer à tout prix leurs enfants à rester à table est donc bien mal à propos.

L'intention des parents est, il est vrai, louable. Leur but est très certainement d'inculquer à leur enfant l'amour du Chabbath, fait entre autres de cette harmonie familiale propre à la table Chabbatique. Mais pour ce faire, il faut que l'enfant ait de son côté la maturité nécessaire pour intégrer de telles notions. Autrement, nos tentatives non seulement seront vouées à l'échec, mais en plus elles produiront sur nos enfants l'effet inverse.

Ainsi donc, si nous souhaitons réellement voir nos enfants rester à table le vendredi soir, posons-nous les questions suivantes : combien de temps mon enfant est-il capable de rester assis ? A-t-il de quoi s'occuper à table ? Les *Divré Torah* prononcés sont-ils adaptés à son niveau ? Le fait-on participer ? On peut également proposer à l'enfant de jouer dans la même pièce, à côté de la table. Il pourra profiter ainsi des paroles de Torah qui y seront dites ainsi que des chants du Chabbath chantés par les adultes, tout en se sentant un peu plus libre de faire ce qui lui plaît.

Rassurer l'enfant dès son plus jeune âge

Nous avons plusieurs fois souligné l'importance pour les parents de s'atteler à leur tâche éducative le plus tôt possible, dès la naissance même pourrions-nous dire. Nous allons traiter à présent de l'importance de rassurer l'enfant dès son plus jeune âge.

L'on peut légitimement se demander qu'est-ce qu'un tout jeune enfant, à plus forte raison un bébé, est en mesure de comprendre. Que perçoit-il de ce qui l'entoure ? Comment comprend-il les évènements qui se produisent autour de lui ? Il faut en premier lieu savoir que pour le nourrisson, chaque jour qui passe est l'occasion de percevoir un peu plus le monde qui l'entoure. Les figures qui commencent à lui être familières, celles de son père et de sa mère, de ses frères et sœurs éventuels, vont peu à peu se préciser. C'est ce que l'on appelle communément « grandir », à savoir s'ouvrir un peu plus chaque jour à son environnement. Lentement, les détails de la vie quotidienne seront perçus de manière un peu plus claire par le bébé, processus contribuant à son bon développement intellectuel et affectif. Il s'agit pour le bébé certes d'une compréhension différente de la nôtre, car adaptée à son niveau ; cependant il apparaît clairement que le bébé perçoit effectivement son environnement et est capable de le déchiffrer et de le comprendre, contrairement à ce que l'on pourrait penser.

J'ai personnellement vécu un épisode il y a de nombreuses années, au cours duquel il me fut donné de saisir à quel point l'enfant est sensible à ce qui l'entoure. Lorsque mon fils ainé n'était encore qu'un tout jeune bébé, il y a de cela vingt-sept ans, j'ai du m'absenter de chez moi pour une période d'un mois. J'occupais alors un poste de rabbin à Boulogne, en France, et je devais voyager en Israël afin d'y terminer mon diplôme d'études rabbiniques. Or, je me suis interrogé quant à savoir si je devais, d'une manière ou d'une autre, préparer mon bébé à mon absence prolongée, ou bien si au contraire c'était inutile vu son très jeune âge. J'ai donc pris conseil auprès d'un spécialiste, qui fut, à ma grande surprise, catégorique : faire comprendre à mon bébé que je ne serai pas auprès de lui était indispensable ! Devant mon étonnement, il m'expliqua que je me devais de lui dire, avec des mots à la fois simples et rassurants, que j'allais m'absenter pour une certaine

période. Je devais préciser que je penserai à lui et je devais même prendre la peine de téléphoner afin qu'il entende ma voix. Même si mon bébé n'était pas en mesure de saisir le sens de mes paroles, il en percevrait à tout le moins le ton rassurant, la mélodie chaleureuse. Et c'était de cela dont il avait besoin à son âge, à savoir être rassuré. Un enfant dont le parent, figure centrale et familière, s'absente, s'inquiète forcément. Il n'est pas en mesure de comprendre par ses propres moyens que son parent reviendra peu après. Il se sent abandonné dans ce monde qui lui est étranger. Cette inquiétude profonde du bébé se traduira par une nervosité accrue ou des pleurs fréquents, qui seront souvent mis sur le compte de la fatigue ou de la faim par son entourage. Or il faut savoir qu'un enfant réagit aussi bien aux malaises d'ordre physique qu'à ceux d'ordre affectif, à l'instar d'un adulte.

Cet exemple personnel, certes simple, en dit toutefois long sur l'état d'esprit des parents, qui ont parfois tendance à se dégager de leurs obligations affectives envers leurs enfants parce qu'ils considèrent que ceux-ci sont trop petits pour ressentir quoi que ce soit. Or cela est faux. Un enfant, même petit, perçoit tout à son niveau et les parents ne doivent jamais sous-estimer cette capacité de compréhension.

Enfin vient l'obligation pour les parents de s'exprimer en un langage adapté au niveau de compréhension de leur enfant. Au-delà des mots, nos enfants saisiront parfaitement notre message sur le plan affectif, et c'est cela l'essentiel. Nous aurons pour notre part rempli notre rôle d'éducateur de la meilleure manière qui soit.

Chapitre 2

L'adolescence et ses défis

L'adolescence : le résultat d'une relation construite

Chacun sa voie

Gérer les problèmes de l'adolescence

Réflexion versus réflexe

L'éducation reçue et ses répercussions sur l'adolescence

La remise en question des parents

La culpabilisation

Les répercussions de l'adolescence sur les parents

Comment réagir aux attitudes de l'adolescent ?

La mixité à l'école

Enseigner à ses enfants le travail sur soi

Bien connaître son enfant



L'adolescence : le résultat d'une relation construite

Nous avions précédemment expliqué que l'adolescence est une période qui sera vécue par l'enfant en fonction de la relation que ses parents auront construite avec lui pendant des années. Or cela implique entre autres que les parents doivent apprendre à voir loin dans leur démarche éducative. Qu'est-ce que cela signifie ?

Bien souvent, les parents sont admiratifs devant leur petit d'un ou deux ans. Il est si mignon, ses parents le trouvent adorable. Ils le laissent agir à sa guise, lui donnent toute la liberté possible. Ou bien au contraire, certains traits de caractère qui se manifestent dès le premier âge inquiètent tout de suite les parents, qui vont naturellement chercher à les endiguer. Pourtant, cette vision à court terme est problématique. Ne s'intéresser qu'au moment présent et chercher à guérir les maux de manière immédiate est une grave erreur. Et l'effet de ces erreurs n'est pas non plus visible dans l'immédiat. Les parents peuvent vivre longtemps dans l'illusion qu'ils sont parvenus à réprimer certaines tendances chez leurs enfants alors qu'en réalité il n'en est rien. Ces parents manquent cruellement de clairvoyance.

A ce sujet, le Rav Wolbe raconte qu'il lui est arrivé un jour de rencontrer des parents très consciencieux, qui s'impliquaient réellement dans l'éducation de leurs enfants. Ces parents étaient alarmés : avec leur ado, c'était la rupture. Ils ne comprenaient pas ce qui avait pu mener à une telle dégradation de leur relation, eux qui avaient toujours aimé et prodigué le meilleur à leur enfant. Ce dernier se montrait aujourd'hui irrespectueux et même agressif avec eux. Toute tentative de renouer le dialogue échouait. Face à leur désarroi, le Rav eut le courage de leur poser la question suivante : « Avez-vous déjà levé la main sur votre enfant ? » Le père répondit par l'affirmative mais se justifia aussitôt : « Mais c'est parfois inévitable ! » Certes, répondit le Rav. Il y a des situations où les coups sont nécessaires. Mais si l'enfant n'a pas décelé en même temps chez vous une volonté réelle de l'éduquer et un amour véritable, si votre geste n'était que le fruit de la colère ou pire, de la haine, sachez qu'il a produit en retour chez votre enfant un profond ressentiment à votre égard. Vous, avez certainement été satisfaits, car sur le coup, votre enfant s'est plié à votre volonté. Mais sachez que son attitude actuelle prend sa source dans les quelques tapes que vous lui avez adressées

dans son enfance. Cette rancœur enfouie a mûri sur une longue période d'incubation. Et aujourd'hui, à quinze ans, il vous fait payer le mal que vous lui avez infligé.

Attention, notre propos n'est pas d'invalider de manière absolue le recours aux coups, mais plutôt de dire que si les parents doivent sanctionner, alors ils doivent le faire avec amour. L'enfant ressent le coup, mais il ressent en même temps l'amour de ses parents. Si l'amour est absent de leur démarche, l'enfant le ressent également. Lorsque plus tard, à quinze ans, il leur retourne leur manque de considération, les parents s'interrogent sur la raison de son attitude. Ils ne parviennent pas à imaginer l'ampleur des dégâts affectifs qu'ils ont causés à leur enfant !

De tout ce que nous venons de dire, vous comprenez qu'un adolescent équilibré est avant tout un enfant que l'on a aimé. La qualité des relations qu'il entretiendra avec ses parents à l'adolescence est le fruit d'une construction minutieuse.

L'adolescence (2)

Nous avons décidé de prendre ensemble le temps pour réfléchir sur le sujet de l'adolescence. Au fil de nos études, nous commençons à comprendre que l'adolescence n'est pas vouée à être une période de conflits, mais qu'elle est avant tout l'aboutissement d'un lien qui s'est construit tout au long des années entre les parents et leurs enfants.

L'enfant, qui se perçoit encore comme tel, voit soudain des changements se produire dans son corps. Il se sent soudain induit d'une grande force, alors qu'il est en réalité encore vulnérable. Et le ressentiment qu'il a pu accumuler contre ses parents tout au long de son enfance est à même de ressurgir justement à cette période. Les enfants qui au contraire, ont joui de bonnes relations avec leurs parents, qui leur ont prodigué tout l'amour et la confiance dont ils avaient besoin, vont à l'adolescence littéralement s'épanouir pour dévoiler une personnalité équilibrée, forte et stable. Leur lien avec leurs parents ira en se consolidant, dans l'estime et la confiance

mutuelles. Vous comprenez qu'une telle relation ne peut éclore que d'un investissement long et minutieux de la part des parents. Il peut évidemment y avoir des difficultés et celles-ci sont inévitables, mais le résultat vaut que les parents fournissent les efforts nécessaires.

Lorsque leurs enfants arrivent à l'âge de l'adolescence, certains parents sont inquiets : vont-ils continuer à évoluer dans le chemin de la Torah ? Déjà, ils manifestent les premiers signes de lassitude. Ils se rendent à la synagogue en trainant le pas. Et lorsqu'ils y sont, ils bavardent sans cesse. Que faire pour les remettre dans le droit chemin ?

Que les parents cessent en premier lieu de scruter l'attitude de leurs enfants. Ils doivent avant tout procéder à un examen de conscience et retourner la question vers eux-mêmes : quel est leur niveau réel d'engagement pour la Torah ? Peut-être que le manque d'intérêt de leur enfant pour la Torah prend-il sa source chez eux ? Comprenez que pendant très longtemps, l'enfant n'a pour seul modèle que celui de ses parents. Il n'en a pas d'autre dans l'absolu. Ses parents sont tout son monde. Ainsi, si effectivement, pour reprendre notre exemple, un enfant ne montre pas d'intérêt pour la prière, ou bien qu'il se comporte de manière irrespectueuse à la synagogue, c'est peut-être que son père n'a pas toujours fait montre d'une attitude exemplaire en ce même lieu. Alors qu'il était plongé en pleine conversation profane avec son voisin de banc lors de la répétition de la *Amida*, ce père a oublié que son enfant l'observait en coin et apprenait de lui. Aujourd'hui, des années après, il reproduit à son tour l'attitude de son père et bavardant au moment où il devrait prier. A qui la faute ?

Certains parents, réticents à l'idée qu'ils puissent être à l'origine de la tiédeur spirituelle de leur progéniture, argueront certainement du fait que leurs autres enfants se comportent, eux, comme il faut. C'est à leurs yeux la meilleure preuve qu'ils n'ont rien à se reprocher car si c'était le cas, ainsi que nous nous efforçons de le démontrer, tous leurs enfants devraient se comporter de manière identique. Ce genre de questions nous mène dans l'impasse. Car un des principes fondamentaux de l'éducation, c'est que tous les enfants ne réagissent pas de la même manière face aux mêmes messages. Chaque être est doté de dispositions propres, qui diffèrent de

celles des autres. On ne saurait exiger de nos enfants qu'ils répondent tous de la même façon à notre mode d'éducation, ce serait un leurre.

Dans le prochain exposé, nous donnerons *Bé'ezrat Hachem* un exemple particulièrement éloquent du principe que nous venons d'exposer, celui de deux frères dont nous parle la Torah, à savoir Ya'acov et 'Essav. Est-il meilleure illustration du fait que les enfants issus de même parents et ayant reçu la même éducation n'exploiteront pas ce message de la même façon ? C'est ce que nous tenterons d'analyser.

Chacun sa voie

Nous allons à présent tenter de réfléchir ensemble sur deux personnages de la Torah, deux frères jumeaux, Ya'acov et 'Essav. Yits'hak et Rivka étaient un couple de *Tsadikim* parmi les plus grands. Yits'hak était le fils d'Avraham et de Sarah, premiers juifs de l'Histoire. Rivka était une femme exceptionnelle, qui abandonna sa terre natale et un monde perverti, pour rejoindre le judaïsme en épousant Yits'hak.

Ce couple va attendre de nombreuses années avant d'avoir un enfant. Finalement, Rivka enfantera des jumeaux : 'Essav, l'ainé, et Ya'acov, le cadet. La Torah ne nous renseigne pas vraiment sur l'enfance de Ya'acov et 'Essav. Nous savons seulement que lors de leur naissance, 'Essav était velu et roux, et que Ya'acov tenait son frère par le talon. Puis la Torah indique qu'en grandissant, 'Essav devint un « chasseur des champs » (au sens propre comme figuré), une personnalité qui ne cultive pas la notion de « barrières », de retenue. Ya'acov de son côté, devint l'homme de l'étude, ou pour reprendre l'expression employée par la Torah, un « *homme intègre qui réside dans les tentes* » (*Béréchit 25, 27*). C'est alors que l'on s'interroge : comment un tel antagonisme est-il possible ? Comment deux enfants issus de mêmes parents peuvent-ils présenter des caractères aussi radicalement opposés ?

Peu de commentateurs se sont penchés sur cette question. Pour certains, le récit de Ya'acov et 'Essav vient nous renseigner sur ce que la fin des temps

nous réserve. Ya'acov, qui est également appelé Israël, représente le peuple juif, constamment pourchassé par 'Essav, le mécréant par excellence, père de la civilisation occidentale. Il s'agit là d'un sujet passionnant. Mais pour ma part, je souhaiterais que nous examinions ensemble le message éducatif qui émane de ce récit.

L'un des *Rabbanim* s'étant intéressés à cette question est le Rav Chimchon Raphaël Hirsch qui vécut en Allemagne au XIX^{ème} siècle et fut l'un des grands penseurs et éducateurs de son temps. Le Rav Hirsch explique ce qui suit : lorsque la Torah dit que les deux frères ont grandi, cela signifie qu'ils avaient atteint l'âge de la *Bar Mitsva*, soit treize ans. De la naissance à cet âge, nous ne possédons donc aucune indication sur eux. C'est le *Midrach*, en exploitant quelques détails fournis par le texte, qui nous renseignera sur cette période. Selon ce texte, Ya'acov et 'Essav reçurent tous deux leur instruction de leur père Yits'hak. Ils étaient assis côte à côte sur les bancs de l'école. Mais pour des raisons que l'on ignore, en tout cas le texte n'en dit rien, un jour 'Essav décida de jeter ses cahiers et d'abandonner l'étude pour adopter un autre mode de vie. Ya'acov, quant à lui, perpétua la voie de son père. Avant de vous dévoiler la manière dont le Rav Hirsch comprend cet épisode, je voudrais tout d'abord signaler qu'il n'est pas dans l'intention du Rav Hirsch, et encore moins de la mienne, d'émettre la moindre critique au sujet des Patriarches, ces hommes saints d'une envergure spirituelle incommensurable. Notre but n'est pas de médire. Notre but est de tirer des enseignements des récits de la Torah afin de pouvoir à notre tour, éduquer nos enfants de la meilleure manière possible. Comprenez qu'à la place des Patriarches, nous n'aurions pas fait mieux. Simplement, afin de ne pas réitérer les mêmes erreurs commises par le passé, il convient d'analyser ce qui se produisit réellement.

Ainsi donc, le Rav Hirsch s'interroge : comment Yits'hak et Rivka ont-ils pu placer deux enfants aux caractères diamétralement opposés, côte à côte et leur dispenser exactement le même enseignement ? Un élève distrait et agité serait-il en mesure d'étudier à la manière d'un élève sage et studieux ? L'un était incapable de tenir plus de quelques minutes sur sa chaise tandis que l'autre consacrait des heures supplémentaires à étudier. On ne pouvait pas, explique le Rav, leur dispenser la même éducation ! Certes, le but

restait identique pour les deux frères, à savoir les mener tous deux sur le chemin de la Torah et des *Mitsvot*. Mais il est évident que les moyens employés avec chacun d'eux ne pouvaient être identiques, comme ce fut hélas le cas.

Le seul détail fourni par la Torah concernant les deux frères, est précisément celui qui nous permet de comprendre comment ceux-ci ont pu avoir des destins tellement opposés. Ce détail, à savoir leur différence d'aspect dès la naissance, aurait du être compris par Yits'hak et Rivka comme le signe d'une disparité d'ordre spirituel et à ce titre, il aurait du être pris en compte pour le futur. Cette dissemblance a été ignorée, et c'est sans conteste ce qui a précipité 'Essav, cet être aux tendances négatives, vers la déchéance totale.

Cet épisode a donc de quoi nous interroger en tant que parents. Lorsque nous-mêmes sommes confrontés à des personnalités différentes parmi nos enfants, et il ne peut en être autrement, nous devons être capables d'adapter notre discours et notre attitude à chacun d'eux. A notre tour, comprenons que nos enfants ne sont pas identiques. Face au même message, chacun réagira à sa façon. L'un se soumettra, l'autre tentera d'argumenter, un autre encore se rebellera. Il est essentiel de le savoir et de le prendre en compte. Et n'en déduisez pas qu'il faille se résigner et admettre dès le départ qu'un certain enfant est voué à rater sa vie. Absolument pas. Il s'agit de détecter ses traits de caractère puis de les exploiter dans le bon sens. Lui aussi, à l'image de ces enfants dotés de traits de caractère raffinés dès la naissance, peut devenir un bon Juif, capable d'accomplir la volonté divine. Tout dépendra du fait que nous aurons su ou non adapter notre éducation à sa personnalité spécifique.

Sur la voie...des vers

Le Rav Moshé Vayé, est le célèbre « Rav des vers ». Il est aujourd’hui l’expert incontesté dans les questions halakhiques d’insectes en tous genres que l’on rencontre dans le domaine alimentaire et dont la Torah interdit la consommation.

Il a raconté qu’il a commencé sa « carrière » depuis bien longtemps. Petit bambin déjà, il était fasciné par les êtres vivants qui l’entouraient, et contemplait leur mode de vie pendant des heures. En grandissant, il donna un caractère spirituel à sa passion, lorsqu’il remarqua que les fruits et légumes à notre époque sont parfois infestés d’intrus – car il y a 35 ans, rares étaient ceux qui avaient conscience de ces problèmes au quotidien. Lorsqu’il devint Avrekh, il approfondit les différents sujets halakhiques qui touchent aux insectes depuis leur source, car ce thème s’étend sur plusieurs notions de Cacheroute parfois complexes. Il eut aussi le mérite de côtoyer plusieurs grands Talmidé Hakhamim, notamment Rav Chlomo Zalman Auerbach et Rav Elyashiv. Très vite, ces Rabbanim le sommèrent d’exposer ses découvertes au public, et il organisa fréquemment des cours de TP sur le sujet, car, en plus de soulever les problèmes fréquents, ce Rav proposait des solutions parfois astucieuses pour nettoyer fruits et légumes. Puis de fil en aiguille, il a continué à s’expérimenter dans tous les domaines de la Cacheroute.

Je ne connais certes pas la vie de cet homme de plus près, mais l’on peut supposer qu’en exposant ses découvertes dans les séminaires, il a découvert en lui des potentiels de pédagogue. De même, en cherchant à expliquer la nécessité de vérifier la Cacheroute des aliments que l’on consomme, il a pénétré des finesse du Moussar et de la pensée juive, etc.

Le principe à dégager est simple : lorsqu’un enfant parvient à être lui-même à trouver la voie pour laquelle son cœur est motivé, il est ensuite capable de s’épanouir et découvrir le monde entier à partir de son point de vue singulier. Dans notre cas, si la mère du petit Moché Vayé

avait empêché son fils de s'intéresser au monde en hurlant à chaque fois que son bambin touchait un cafard, l'enfant aurait certainement grandi frustré et complexé !

Gérer les problèmes de l'adolescence

Penchons-nous à présent de manière plus méthodique sur le sujet de l'adolescence. Nous y avons déjà quelque peu réfléchi ; cependant je voudrais que nous le traitions de manière plus approfondie.

L'un des mots-clés à retenir, lorsqu'on évoque l'adolescence, est celui d'ambivalence. Nous allons tenter de comprendre ce que signifie ce terme. Dans un premier temps, nous dirons que l'ambivalence correspond à l'état de deux éléments contraires qui cohabitent ensemble.

L'enfance est en principe un état sécurisant. Le sort de l'enfant se trouve entre les mains de ses parents, qui lui prodiguent tout ce dont il a besoin. Il est en sécurité, on l'aime, on le cajole, on le nourrit, on l'habille. En dehors de quelques cas particuliers, l'enfant n'a pas de soucis quant à son bien-être et il se développe normalement.

Puis vient l'adolescence qui constraint l'enfant à quitter ces avantages au profit de ce que l'on nomme l'autonomie. C'est alors que le terrible dilemme entre rester dans le monde de l'enfance et pénétrer dans le monde des adultes se fait jour. L'entrée dans le monde des adultes est certes facilitée par l'apparition de la puberté, qui pousse le jeune hors de l'enfance. Cependant, il apparaît clairement que nous nous trouvons face à une situation ambivalente où deux volontés contraires se côtoient. D'un côté, l'enfant souhaiterait devenir adulte, de l'autre le jeune adulte voudrait quelque part rester un enfant, avec la sécurité affective que cela implique.

Cette ambivalence va se traduire par une question à la fois simple et édifiante : qui suis-je ? Avec un tel questionnement existentiel, tous les

repères identitaires du jeune sont remis en question. Et la réponse que l'enfant tente d'y apporter pourrait se résumer en une phrase : ce dont j'ai besoin est en même temps ce qui me menace le plus. Il est en effet à la recherche de deux éléments contradictoires : autonomie et sécurité. Vous comprenez son malaise. Parce que d'une part la volonté d'autonomie est entravée par une série d'obstacles, dont le besoin patent de l'affection des parents. D'autre part, cette volonté de grandir est appuyée par toutes sortes de changements qui s'opèrent dans le corps de l'adolescent et qui semblent lui signifier qu'il est prêt à devenir adulte. Vouloir à la fois devenir adulte tout en restant enfant, vouloir quitter ses parents sans pour autant perdre leur protection, place l'adolescent dans un état de vulnérabilité et de fragilisation.

Finalement le véritable danger pour l'adolescent consiste à refuser l'appel de ses parents, qui lui enjoignent de rester prudent. Les parents placent en effet leur enfant sur le chemin de l'indépendance tout en maintenant sur lui un regard et en le rappelant à l'ordre au besoin. Or l'adolescent est forcément tenté d'ignorer ces appels à la prudence. Afin de placer nos jeunes en position d'écoute, alors qu'ils traversent justement une période où ils ont tendance à se replier sur eux-mêmes, les parents doivent entreprendre un long travail de mise en confiance. Et j'avoue que la tâche n'est pas simple. Bien des parents se sont confiés à moi en disant : « Monsieur le rabbin, moi, j'ai démissionné ! »

Tout l'enjeu consiste à être capable de faire preuve de suffisamment de compréhension et de bienveillance pour écouter nos ados. A ce sujet, Françoise Dolto disait : « L'adolescent aimerait prendre la parole pour être écouté vraiment. Quand on le laisse la prendre, c'est trop souvent pour le juger, sans l'entendre réellement ». Tout est dit. Généralement, l'adolescent, porté par les défis de son âge, assume sa situation et fait le deuil de son enfance à sa manière. Les problèmes commencent lorsqu'il y a refus inconscient de sa part d'entrer dans le monde des adultes. Le jeune a peur de rentrer dans « la cour des grands », il se sent à son aise dans le monde des petits. C'est dans un tel cas que l'on peut parler de rupture dans le processus de passage à la vie adulte, rupture parfois génératrice de très grandes difficultés au sein de la famille.

Réflexion versus réflexe

Je voudrais illustrer mon propos par un exemple, celui d'un jeune homme en fin d'adolescence, qui s'appelle Yossef *Hatsadik*. Parce que de l'histoire singulière de Yossef et de sa relation avec ses frères et son père, nous pouvons retirer de nombreux enseignements. Je voudrais pour ma part me pencher sur un point spécifique rapporté par la Torah dans la *Paracha de Vayéchev*.

La Torah témoigne du fait que Yossef était un beau garçon, et si elle se donne la peine de le préciser, c'est qu'il devait s'agir d'une beauté assez exceptionnelle. Après avoir été vendu par ses frères et avoir traversé diverses péripéties, Yossef se retrouve finalement esclave chez l'un des proches de Pharaon, Potiphar. C'est alors que Yossef va vivre une situation quasiment inextricable. Chaque jour, l'épouse de Potiphar, une femme d'une grande beauté, tente de séduire Yossef. Le *Midrach* précise même que la toilette portée en matinée était différente de celle de l'après-midi, qui elle-même était différente de celle du soir... Elle s'apprêtait constamment pour séduire Yossef. Pourtant, Yossef résiste, jour après jour.

Le *Midrach* raconte qu'un jour, une femme issue de la bourgeoisie romaine accosta Rabbi Yossi et lui demanda si le récit de la résistance héroïque de Yossef tel qu'il est rapporté par la Torah était véridique. Yossef, un jeune homme de 17 ans, beau au point de faire se pâmer d'envie toutes les femmes d'Egypte et qui a la possibilité d'obtenir une femme tout aussi belle... Quelle est donc cette force qui lui permit de ne pas succomber à la tentation ? Rabbi Yossi prit en main un *Tanakh* et l'ouvrit à l'endroit où est rapporté le récit de la faute commise par Yéhouda avec Tamar, sa bru, comme pour prouver à cette femme que la Torah n'hésitait pas à rapporter les travers de nos ancêtres lorsqu'il y avait lieu de le faire. Ainsi, si la Torah témoigne du fait que Yossef n'a pas chuté, l'on peut être assuré que c'est exact.

Comment est-ce possible ? Comment comprendre cette résistance acharnée ? Pour répondre à cette question, je souhaiterais partager avec vous l'enseignement que j'ai moi-même reçu de mon maître, le Grand-Rabbin Chouchena. Il expliquait qu'éduquer consiste généralement à

travailler sur deux plans en parallèle : la réflexion et le réflexe. Eduquer c'est en premier lieu apprendre à nos enfants à réfléchir par eux-mêmes et à se positionner clairement sur la direction à prendre dans leur vie, sur la base des valeurs que nous leur aurons transmises. C'est ce que nous appelons la réflexion. En second lieu, l'éducation consiste à faire acquérir à nos enfants certains réflexes qui se déclencheront automatiquement dans des situations données. Comprenez bien la différence : le réflexe qui consiste à agir d'une certaine façon dans telle situation n'est pas le fruit d'une réflexion. La situation est trop urgente pour que l'on puisse s'attarder à réfléchir sur la meilleure réaction à avoir. Il s'agit plutôt d'un automatisme qui se déclenche de manière quasi-machinale. Il arrive de se retrouver dans des situations imprévues qui exigent de nous une réaction immédiate. Or cette réaction sera fonction des réflexes que l'on aura acquis tout au long de notre éducation.

Dans le cas précis que nous avons rapporté au sujet de Yossef, il se trouve que la femme de Potiphar lui faisait ce que l'on appelle des avances. Yossef avait donc la possibilité de réfléchir à la meilleure manière de s'extirper des situations délicates dans lesquelles il se retrouvait malgré lui. Il pouvait argumenter, s'esquiver etc. Mais le jour où la femme de Potiphar se jeta sur lui, il ne pouvait réagir que par un réflexe.

Or le *Midrach* explique qu'à ce moment, Yossef vit face à lui le visage de son père et c'est cette vision qui lui insuffla la force de résister. On aurait plutôt imaginé que ce soit le visage de Potiphar ou de Pharaon qui fasse reculer Yossef de devant la faute. Non, le temps d'apercevoir le visage de son père, Yossef eut un mouvement réflexe de recul. Il comprit immédiatement l'enjeu de la situation et se retira, au péril de sa propre vie. C'est du reste la raison qui explique que Yossef, réalisant que sa tunique était restée entre les mains de l'égyptienne et que celle-ci allait constituer une preuve compromettante de sa culpabilité, ne revint malgré tout pas sur ses pas. Il valait mieux pour lui risquer de passer le restant de ses jours dans une geôle égyptienne plutôt que de s'adonner à un tel méfait.

Si nous continuons jusqu'à aujourd'hui de parler de Yossef comme étant un Juste, Yossef *Hatsadik*, c'est justement parce qu'il fut capable de faire

montre d'une telle force de caractère au moment le plus critique. De défendre les valeurs auxquelles il croyait vraiment, quitte à passer sa vie en prison. C'est là que nous parents comprenons que si nous devons enseigner à nos enfants des principes et les pousser à réfléchir sur le sens de leur vie en tant que Juifs, nous devons tout autant être capables de leur transmettre certains messages clairs et sans ambiguïté ; ceux-ci leur permettront le moment donné de réagir de manière adéquate et de ne pas se laisser aller à la tentation. Car il est des moments où la réflexion peut être fatale...

Dresser ou éduquer ?

Au milieu du XIX^e siècle, les Tziganes étaient réputés pour leur capacité à dompter les ours, en faisant danser ses impressionnantes bêtes à l'écoute d'une agréable mélodie jouée à la flûte.

Mais la réalité était moins merveilleuse car ces dompteurs ne se sont évidemment jamais souciés d'apprendre aux ours à savourer un canon de Pachelbel ! Le secret de leur réussite : les Tziganes amenaient les ours sur un sol brûlant, dès leur plus jeune âge, et jouaient en même temps la même mélodie. Pour ne pas se brûler les pieds, l'ours était contraint de « danser ». En réitérant le procédé plusieurs fois, l'ours assimilait la mélodie au sol bouillant. Il conditionnait donc la mélodie à la brûlure. Après un bon dressage, il suffit de jouer de cette mélodie pour que l'ours croie que ses pieds le brûlent, et se mette donc à danser. Pire encore : les études scientifiques sur les animaux conditionnés ont mis en évidence que l'animal ne croit pas uniquement qu'il va se brûler, mais qu'il se brûle réellement ! Par technique de TEP qui permet de localiser la douleur dans le cerveau, il a été prouvé que le cerveau émet des réels signaux de douleur au reste du corps !

Le phénomène du conditionnement existe aussi chez l'être humain mais il faut savoir distinguer l'éducation du dressage ! Ainsi, certains cas aigus de rejet de l'éducation reçue des parents ont été enregistrés.

Notamment, celui d'un enfant pris de nausées et tremblements à chaque fois qu'il s'asseyait étudier la Guémara. Sur le conseil d'un psychiatre, on l'a présenté au Rav Yaacovson. Une courte enquête a éclairci la raison du traumatisme : son père désirait si ardemment éléver le futur « grand de la génération » qu'il lui collait après sa longue journée de Talmud Torah un professeur privé, qui, pardessus le marché, cherchait systématiquement la petite faille dans les connaissances du pauvre bambin et lui tombait dessus. L'enfant en avait conçu un tel dégoût qu'il « vomissait » tout ce qui pouvait lui rappeler l'Etude de son enfance.

L'éducation reçue et ses répercussions sur l'adolescence

Poursuivons notre étude sur l'adolescence, cette période qui, nous l'avons bien compris, se prépare dès l'enfance si nous souhaitons la traverser sereinement. Nous avons vu que les parents ont une grande responsabilité vis à vis de leurs enfants quant à la manière dont ceux-ci vivront leur adolescence.

Il faut bien comprendre que l'adolescence n'est pas vouée à être une période de conflits et d'explosions au sein de la famille. Certes, l'enfant traverse une période quelque peu difficile pour lui, au cours de laquelle il doit quitter l'enfance pour pénétrer dans le monde des adultes. Pourtant, la manière dont ses parents l'auront aimé et compris tout au long de son enfance sera déterminante quant à la façon dont il réagira à ces transformations. De ce fait, soit les parents pourront retirer pleine satisfaction de leur adolescent, en lequel ils verront une concrétisation des valeurs qui leur sont chères, soit au contraire ils se heurteront à de grandes difficultés et à une révolte de la part de leur enfant.

Lorsque le système dans lequel l'adolescent évolue est trop rigide, lorsqu'il se sent enfermé dans le cadre familial ou bien au contraire, si les limites ne sont pas clairement définies, ou pire encore, inexistantes, alors l'adolescent ne peut pas être lui-même. Cela signifie qu'il devra réagir à l'une de ces deux attitudes parentales, autoritarisme ou permissivité, par ce que l'on appellera des « moyens indirects d'opposition » ; échec scolaire, attitude renfermée, manque d'intérêt pour le monde qui l'entoure, hostilité à l'égard des parents ; toutes ces attitudes sont autant de moyens qu'emploie le jeune afin d'exprimer son malaise à ses parents.

L'enfant qu'on a trop enfermé se sent étouffé une fois arrivé à l'âge de l'adolescence. Cette pression constante présente sur lui n'est plus supportable lorsqu'arrive le temps d'acquérir de l'autonomie. Il est vrai que pour les parents, exercer leur autorité à outrance n'est pas bien difficile. Ils disposent de plusieurs moyens à leur disposition pour mater toute rébellion. Le problème, c'est que ces parents à la vue courte oublient que leurs enfants

ne resteront pas indéfiniment sous leur pouvoir et qu'il viendra un temps où ils auront suffisamment d'assurance pour s'opposer à eux.

Il existe également des situations inverses. Certains parents décident, pour leur confort propre, de laisser leurs enfants agir à leur guise sans leur imposer de limites. Ils parleront de « faire confiance à l'enfant », de le laisser « décider par lui-même ce qui est bon pour lui » etc. Voilà un moyen habile de leur part de se dérober à leurs responsabilités en tant qu'éducateurs. Pourtant, il faut bien comprendre qu'une telle attitude de la part des parents est dévastatrice. L'enfant qui se retrouve face à un tel désintérêt se sent totalement démunie face à la vie. Il n'est pas protégé et le vit comme un véritable abandon de la part de ses parents. Evidemment, tant qu'il est enfant, l'attitude des parents lui est plutôt profitable : il peut jouer, avoir les amis qu'il souhaite, on le laisse faire etc. Mais c'est à l'adolescence que les choses vont se corser. Car un enfant a besoin de se voir imposer des limites fermes, non pas seulement pour la tranquillité d'esprit des parents, mais aussi et surtout pour son propre bien-être. Ces limites qui le dépassent quelque peu lui insufflent un sentiment de protection par rapport à la vie en général. Le jeune sent que son père et sa mère le protègent de par les directives qu'ils lui ont imposées.

Finalement, l'on s'aperçoit que ce qui sera déterminant dans cette période sera le juste milieu entre autorité à outrance et permissivité excessive, qu'auront su trouver ou non les parents. Il s'agit là d'un exercice difficile, pourtant nous avons vu qu'il est d'une importance capitale pour l'avenir de nos enfants.

La remise en question des parents

Nous l'avons énoncé à plusieurs reprises depuis le début du livre, l'adolescence est une période d'opposition. Mais n'entendez pas par opposition un processus destructeur. Pour l'adolescent, il s'agit bien plus d'une démarche lui permettant de bâtir sa propre personnalité. L'enfant, pour grandir, a besoin de s'opposer. Il ne s'agit donc pas d'une révolte pure et simple mais d'un processus naturel indispensable au bon développement du jeune.

Le second point à retenir, c'est que, contrairement aux apparences, cette opposition n'est pas fondamentalement dirigée contre les parents. Absolument pas ! Elle est liée à eux, puisque l'éducation qu'ils auront dispensée à leur enfant s'avérera déterminante dans la manière dont ce dernier abordera son adolescence. Les rapports qu'ils auront entretenus avec lui, la manière dont ils l'auront aimé ou au contraire délaissé, tout ceci aura forcément des répercussions sur l'adolescence. Mais les parents doivent comprendre que dans le fond, l'adolescent ne vient pas s'en prendre à eux spécifiquement. Celui-ci les considère bien plus comme ses interlocuteurs privilégiés dans ce processus difficile d'adaptation qu'est l'adolescence.

Nous aussi avons reçu une éducation lorsque nous étions enfants. Une fois devenus parents, nous essayons généralement de ne pas reproduire les erreurs commises par nos propres parents. C'est bien souvent la ligne qui va déterminer nos comportements envers nos enfants. Petits, nous avons ressenti certaines réactions de nos parents comme des injustices, nous avons mal vécu certaines situations. Nous nous appliquons donc aujourd'hui à ne pas réitérer ces comportements envers notre progéniture. C'est ainsi, que bien souvent certains parents éduquent leurs enfants d'une manière non point différente, mais littéralement opposée à l'éducation qu'eux ont reçue.

Il existe des parents qui, dans leur enfance ont été éduqués de manière particulièrement stricte. Leurs propres parents se sont montrés rigides et sévères avec eux. Ils ont subi cris, coups et autre châtiments. Plus tard, avec leurs enfants, ces personnes vont adopter l'attitude inverse qui consiste à laisser faire, à faire preuve de laxisme. Comme si c'était préférable... Certes, l'enfant n'aura pas à subir les souffrances et les privations ; cependant, ce sentiment latent d'abandon et de désintérêt vis-à-vis de sa personne est présent. Et il ne manquera pas de ressurgir sous diverses formes à l'adolescence. En voulant à tout prix et sans réflexion préalable éviter un écueil, ces parents tombent dans un autre piège qui entraînera finalement les mêmes conséquences.

C'est vrai d'autant plus qu'il n'est pas aussi aisés de se débarrasser définitivement des reliquats de notre éducation. Inconsciemment, nous

répétons toujours d'une manière ou d'une autre les mécanismes que nous avons pu observer chez nos parents. Il va donc subsister une sorte d'incohérence entre les valeurs que nous tenterons de transmettre à nos enfants et les mécanismes automatiques qui pilotent notre comportement au quotidien. Or notre enfant, avec sa capacité à déceler chez nous nos motivations profondes, ne manquera pas de relever cette incohérence.

Une fois cette réflexion abordée, posons la question plus concrète de la réaction à adopter lors de cette période. Commençons par ce que nous ne devons pas faire. Il convient en premier lieu pour les parents de s'armer de raison et de comprendre que leur ado n'agit pas contre eux. Exit donc d'être vexé, de se fâcher etc. L'on peut ensuite tenir à notre ado le discours suivant : « J'ai essayé de t'éduquer du mieux possible, mais il est vrai que j'ai peut-être commis certaines erreurs ». Cette honnêteté, notre jeune saura l'entendre. Ne pensez pas que ce discours revient à se montrer faible ou à perdre de son autorité. Au contraire, il s'agit de l'humilité qui est au final l'empreinte ultime de la grandeur. De cette manière, le parent délivre à son enfant un message d'une grande force. Evidemment, il n'est pas question de répéter chaque jour que l'on s'est trompé. Mais il est clair que le parent capable de se remettre en cause face à ses enfants évite bon nombre d'angoisses chez son ado en lui prodiguant un sentiment de sécurité et de proximité. Soudain, un fil le relie à ses parents. Eux aussi, comme lui, sont faillibles.

Finalement, l'on arrive à la conclusion, et vous aurez l'occasion de le comprendre davantage au fur et à mesure de nos réflexions, que le parent doit savoir « détourner » son regard de son ado pour s'observer lui-même et déceler quelles sont ses motivations profondes. L'enfant n'est qu'un enfant ou un jeune, et il a du mal à saisir ce qui se produit en lui. Ce qui est certain, c'est qu'il est très influencé par nous. Nous ne sommes sans doute pas conscients à quel point, mais il faut savoir que nos paroles et nos actes sont minutieusement scrutés et décodés. En tant que parents, nous devons être capables de regarder à l'intérieur de nous et de nous poser constamment la question de savoir si nous sommes bien en phase avec notre enfant.

Seule cette démarche réfléchie permettra à notre enfant d'avancer parce qu'il subodorera que ses parents ne sont pas en train de l'utiliser comme faire-valoir ou exiger d'eux ce qu'eux-mêmes sont bien incapables d'accomplir. Il sentira au contraire que le souci de ses parents est son bien-être et qu'ils le comprennent réellement. Et c'est cette confiance qui constitue la base d'un rapport sain.

La culpabilisation

Certaines conduites peuvent avoir des conséquences graves, principalement sur l'adolescent, mais aussi sur l'adulte. Il s'agit de ce que les psychologues appellent : « la culpabilisation », et qui a pour origine les réminiscences de l'enfance, c'est-à-dire, les émotions que l'enfant a ressenties très tôt, ce qu'il a vu, et les choses ou les personnes avec lesquelles il a été en contact.

En effet, les parents agissent parfois sans réaliser à quel point leurs enfants les observent et sont influencés par leur conduite. C'est la raison pour laquelle il est fondamental qu'ils veillent aux règles élémentaires de la pudeur à la maison, même dans le cercle strictement familial, par exemple, lorsqu'une maman prend un bain avec son enfant qui n'est plus un nourrisson (à partir de l'âge de la tendre enfance). Au cours de ce moment de tendresse, le petit s'imprègne de l'odeur de la peau de sa maman, et cette sensation extrêmement agréable va se graver profondément en lui, dans son inconscient. À l'adolescence, ce souvenir va lui poser un problème car il réalise qu'il se trouve dans une impasse : il ne peut cultiver ces sensations agréables auxquelles il s'est habitué durant toute son enfance car à présent, il a changé et sait que la proximité avec sa mère doit évoluer. C'est dans cette période qu'apparaît « la culpabilisation », elle va rendre l'enfant différent, provoquer des changements de caractère. Il devient instable, parfois taciturne, exprimera à sa manière, d'une façon exagérée certainement, son adolescence, son passage à l'âge adulte. L'idéal serait donc d'adapter ses manifestations d'affections à l'évolution de son enfant.

Autre exemple, certains parents travaillent beaucoup pour la *Parnassa*, résultat d'un choix de niveau de vie.

Mais parfois, ils sont assez maladroits, et répéteront aux enfants de façon lancingante, dès leur plus jeune âge : « Vous savez, c'est pour vous que l'on travaille aussi durement, pour vous permettre d'avoir, pour vous permettre de faire... ». Cette phrase est tout simplement génératrice d'angoisses chez les enfants. Lorsqu'il grandit et qu'à 15 ou 16 ans, il est déjà grand et fort, plus fort que ses parents, il peut avoir l'impression que cette santé et cette force, il l'a acquise au détriment du bien-être de ses parents. Cette impression qu'il a profité de leur épreuve, leur souffrance, leur dur labeur, est très culpabilisante.

Il risque alors de prendre encore plus de distance avec ses parents, et après l'école, son emploi du temps sera flou, il cherchera des « petits boulot » de toutes sortes, pour gagner ce qu'il peut, pour avoir « de l'argent à lui ». Cela se fera forcément au détriment de toutes sortes de choses, que ce soit son étude de la Torah, ou autres activités qui participent de la préparation de son avenir. Mais en tous cas, cela provoquera des heurts avec ses parents. Lorsque son père ou sa mère prennent de l'âge, sont atteints de certaines maladies, en dépression, ou que simplement âgés, s'il est certain que les parents souffrent, l'enfant, lui, culpabilise. Et il peut même penser que c'est à cause de lui que son père est malade : s'il avait été plus obéissant, ou qu'il lui avait donné plus de satisfaction, il ne serait peut-être pas malade ! Lorsque cet enfant-là grandira, on constatera chez lui un manque de vitalité inhabituel à son âge. Il sera (inconsciemment) gêné d'afficher toute la vitalité qui caractérise une jeune de son âge car il culpabilisera vis-à-vis de ses parents qui n'ont plus cette santé et il sera persuadé qu'il est la cause de cette situation. Il faut donc veiller à bannir toutes phrases qui pourraient persuader l'enfant d'un mal qu'il n'a évidemment pas commis.

De plus, cet enfant voudra « rester petit », il refusera de grandir même en ayant atteint l'âge de 18-20 ans. L'enfant recherche là aussi à ne pas « abuser » des parents : tant qu'il est petit, sa personnalité reste discrète mais dès lors qu'il grandit, son existence empiète en quelque sorte sur la leur. Il faut savoir que ce comportement-là est souvent la réaction contre des parents, qui justement eux font tout pour repousser de leur côté leur vieillissement en s'acharnant au travail et en se refusant une « retraite bien méritée ». Comme si chacun répondait à l'autre et ces deux tentations-là coexistent et bien souvent elles se font écho.

La culpabilisation (2)

Concluons cet enseignement de la culpabilisation.

Il y a des paroles, des propos que nous pouvons avoir en tant que père ou mère qui sont culpabilisants. Par exemple, dire constamment à un enfant petit, turbulent : « Mais tu finiras par me tuer ! » Ces propos-là ne reflètent absolument pas la pensée des parents, ils sont prononcés dans un moment de tension, de fatigue mais l'adolescent, ayant entendu comme une rengaine ce genre de propos, va risquer de développer ce que l'on appelle justement le plaisir du risque. Il va pratiquer les sports dits « extrêmes » comme l'alpinisme, le delta-plane, le parachutisme, des activités qui font peur et font monter l'adrénaline et qui donnent un sens tout d'un coup à beaucoup de jeunes dans leur vie.

Pourquoi ces pratiques ? Les psychologues vous diront que c'est parce que l'adolescent est en train de s'auto-punir en prolongeant l'attitude punitive de ses parents. Il veut ainsi pouvoir vivre avec la culpabilisation qu'il a entendu de ses parents. Comment ? En s'auto-punissant. Et donc, il va se mettre dans des situations de danger, parfois de danger extrême, risquer sa vie, ses parents ne savent plus comment faire tellement ils ont peur pour lui, mais lui ne peut pas faire autrement. C'est ce qui donne un sens, c'est ce qui le fait rêver, le fait transpirer, et lui, il ne fait cela, que parce que tout petit, pendant très longtemps, il a entendu de tels propos. Alors comment faire pour éviter ?

Pour éviter les états culpabilisants, il est conseillé aux parents de respecter les zones de secret de leur adolescent. Ces zones-là ne doivent pas être violées. Il faut que la confiance règne entre l'adolescent et ses parents. Et si ce respect est mis en place dès le plus jeune âge, l'enfant, ne voulant pas décevoir ses parents, se gardera de toute conduite déplacée.

Si mon enfant a un journal intime, il n'y a que lui qui lit, qui écrit, inutile d'aller essayer de savoir ce qu'il a écrit. Si mon enfant reçoit du courrier, ce n'est pas la peine d'essayer d'aller ouvrir son courrier. Laissez-le, c'est à lui, c'est son jardin secret.

Alors évidemment, les parents sont garants malgré tout, d'une certaine limite des choses acceptable. Mais nous l'avons déjà dit, toute la dialectique

qui rend le travail des parents un véritablement passionnant, c'est qu'il doit d'un côté donner ce jardin secret, d'un autre côté, ne pas oublier qu'il y a des limites à cela aussi. A l'intérieur de cette dynamique qui est la limitation, et en même temps le respect de son autonomie, je permets à l'enfant de trouver son chemin, de trouver sa place, et ainsi je l'aide à continuer à se développer. Il ressort de tout ceci qu'il faut apprendre à écouter notre enfant, à essayer de le comprendre, et parfois parce qu'on a mal écouté, on ne se rend pas compte de l'impact des mots sur nos enfants. De notre côté on les a oubliés, mais eux les ont bien enregistrés, parce que c'est papa ou maman qui ont parlé. Il nous semble que lorsqu'ils sont ados, on a très peu d'importance pour eux, qu'ils sont certains de pouvoir très bien construire les choses sans nous, c'est une grave erreur. Derrière ce masque de désintérêt, de volonté d'aller à l'envers, ou à l'encontre de tout ce que l'on peut leur dire ou leur demander, il y a profondément un appel à l'écoute, à la compréhension.

Je vais terminer par une histoire que j'aurais pu vous raconter à l'intérieur d'un enseignement sur la *Paracha* de la semaine, mais elle se suffit pour elle-même. Elle illustre très bien comment la volonté d'entendre ce qu'on nous dit, de bien comprendre ce qu'on nous dit peut nous aider à trouver les vrais solutions.

Il y a quelques années, vivait à Bné Brak un couple qui avait de grandes difficultés pour avoir un enfant, sans succès. L'épouse a dû suivre de nombreux traitements jusqu'au jour où les médecins lui en ont indiqué un nouveau particulièrement important, considéré comme celui « de la dernière chance » car elle prenait de l'âge. Le médecin leur dit : « le traitement on va le faire à telle date, et pour avoir un maximum de probabilités de fécondation, vous devez avoir une relation ce soir là. » Le couple accepte ce que dit le médecin, ils enregistrent la date, et en rentrant à la maison ils constatent que la date qu'a fixée le médecin, c'est le soir de *Kippour*.

Tout le monde sait, qu'il y a deux soirs dans l'année où le *Choul'han Aroukh*, le code de lois, interdit les relations dans le couple, en dehors de la période de *Nidda*, de séparation, le soir du jeûne du 9 av, et le soir de *Kippour*.

Très inquiets, ils vont voir le grand maître de l'époque qui est le Rav Wozner, qui parcourt le *Choul'han Aroukh*, qui essaye de comprendre, d'analyser, de chercher, et il leur dit les larmes aux yeux : « je suis désolé, je ne peux pas vous autoriser, c'est interdit. »

Ils vont voir un deuxième Rav, le Rav Elyashiv, qui, très attristé, leur donne la même réponse. Au moment où ils sortent du bureau du Rav, ils rencontrent un homme qui leur dit : « mais vous avez l'air bien tristes, que ce passe-r-il ? »

Et ils lui racontent leur histoire. Il leur dit : « vous devriez aller voir, puisque vous n'êtes pas à ça près, allez donc voir l'*Admour* de Belz, un des grands maîtres de notre génération, allez le rencontrer, il habite à tel endroit, etc..., allez le voir ».

Et ils sont allés le voir. L'*Admour* les a écoutés, très attentivement. A la fin de leur entretien, il s'adresse à son *Chamach*, et il lui dit : « je t'en prie, j'ai une enveloppe à tel endroit dans mon bureau, et je voudrais que tu me l'amènes... Dans cette enveloppe il y a de l'argent, amène moi cette enveloppe. »

Son secrétaire, son *Chamach*, lui amène l'enveloppe, et il leur dit : « vous allez prendre cet argent, et deux jours avant *Kippour*, vous prenez l'avion et vous allez au Canada. »

L'idée était simplement qu'ils allaient respecter le jour imposé par le médecin, mais à ce moment-là, du fait du décalage horaire, le jeûne de *Kippour* avec ses restrictions n'a pas encore commencé dans cette région du monde.

Qu'est-ce qui se passe ici ? Quelle est l'analyse de la réponse ? Celui qui connaît l'*Admour* de Belz sait que lui aussi vient d'une famille où on a énormément souffert pour avoir un enfant. Et celui qui a vécu le problème ne peut pas simplement regarder le code de lois pour répondre à cette question-là, ou à n'importe quelle autre pour peu qu'il ait vécu une épreuve du même ordre.

L'Admour leur a dit : « Aujourd'hui, on n'est plus comme il y a 100 ans, aujourd'hui on peut prendre l'avion, c'est facile, et comme visiblement vous n'avez pas beaucoup de moyens, alors moi je vous aide. »

Tout ça parce qu'il a vécu cela. Quand on a vécu l'épreuve, on est apte, on est enclin à écouter avec autre chose que son esprit, mais aussi son cœur, et aussi la capacité de réfléchir dans toutes les directions en même temps, parce que c'est impossible de laisser une famille dans cette situation-là sans réponse, sans une véritable réponse.

Avec nos enfants aussi, lorsqu'on a le cœur tourné vers eux, qu'on est là pour les aider à réfléchir, à comprendre, et croyez-moi les enfants le savent, les enfants viennent vers vous, les enfants vous posent des questions, parce qu'ils savent que quand ils vous interpellent, vous êtes là, vous êtes à leur écoute, et vous ferez tout pour les aider.

Ne pas dépasser les limites !

Avant de se rendre à un mariage avec son mari, une mère demande à sa grande fille Déborah, 12 ans qu'elle a nommée baby-sitter pour la soirée, de laver les assiettes restées dans l'évier. Les parents ont passé une excellente soirée et à leur retour, ils constatent avec satisfaction qu'elle a effectivement exécuté cette corvée...

A priori, rien d'extraordinaire dans ce geste et la plupart des parents attentionnés s'empresseront de la féliciter sur son zèle et sa gentillesse.

Mais se trouvera-t-il un seul parent pour imaginer le nombre d'insultes que cette pauvre « Cendrillon privée du bal » leur a lancé durant leur absence ? Comment ont-ils pu lui imposer, en plus de garder ses petits frères, d'assumer des tâches ménagères ? N'y a-t-il pas de limite à ce que l'on peut demander à une jeune fille, quand bien même elle est prête à « aider » ?

Se transposant profondément dans la peau de son enfant, son père a considéré cet aspect, et lui dit : « Débo, je n'ai pas de mots pour te remercier ! Quand maman te demanda ce service, je me dis qu'à ta place, je me serai senti très blessé, et j'aurais eu beaucoup de mal à faire cette vaisselle... »

Les répercussions de l'adolescence sur les parents

Vous vous êtes certainement posé la question de savoir comment les parents devaient vivre l'adolescence de leurs enfants. Question qui peut faire sourire, mais que beaucoup de parents se posent. En effet, l'adolescent vit plus ou moins bien cette période délicate de sa vie. Mais le parent, comment la vit-il ? Si tous les parents sont confrontés à certaines difficultés avec leurs ados, ils sont moins nombreux à comprendre que ces tensions relèvent du cours normal des choses.

Le rabbin 'Haïm Harboun, dans son ouvrage « Profession : parents juifs », expose à ce sujet une idée fort intéressante. Il explique que les rapports entre les parents et leurs ados seront de nature plus conflictuelle dans la mesure où les parents tenteront d'éviter le conflit. C'est-à-dire que le fait de ne pas vouloir se confronter à ses ados est la meilleure recette pour envenimer le conflit déjà existant. Car en acceptant de discuter avec nos enfants sur les sujets qui fâchent, alors nous donnons une chance au conflit de disparaître. On échange, on essaye de trouver des compromis acceptables pour chacun... Mais si on évite soigneusement de s'installer à la table des négociations, alors c'est là que le fossé risque de se creuser. Il existe pour cela deux stratégies d'évitement traditionnelles généralement employées par les parents. Si ces stratégies sont dans leur forme aux antipodes l'une de l'autre, elles ont pour effet de produire le même résultat négatif chez nos ados. Il s'agit du « oui » systématique et du « non » redondant. Ce sont de véritables bombes à retardement.